

## Jeune fille dans un paysage

Marianne Peyinghaus, *Années paisibles à Gertlauken*, traduit de l'allemand par Nicole Roche, Solin, 1990, 333 pages.

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Issenhuth, J.-P. (1992). Review of [Jeune fille dans un paysage / Marianne Peyinghaus, *Années paisibles à Gertlauken*, traduit de l'allemand par Nicole Roche, Solin, 1990, 333 pages.] *Liberté*, 34(5), 149–151.

---

## LIRE EN TRADUCTION

---

---

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

### JEUNE FILLE DANS UN PAYSAGE

*Marianne Peyinghaus, Années paisibles à Gertlauken, traduit de l'allemand par Nicole Roche, Solin, 1990, 333 pages.*

Le paysage de mon titre est celui de la Prusse orientale. «Un de mes paysages électifs parmi tous ceux que je n'ai pas visités», dit Gracq, rêveur, dans *Carnets du grand chemin*, et il évoque la Prusse orientale du *Roi des aulnes* et d'*Août 14*. Cette allusion m'a renvoyé au roman de Soljenitsyne, aux régiments de Samsonov (engloutis par les arbres), à leur stupéfaction devant le grand labyrinthe vert où l'homme était partout sans y être: «Cette forêt n'était pas du tout comme la nôtre: ni troncs morts debout, ni chablis, ni bois pourri; (...) les branches mortes étaient mises en tas et les layons tenus propres comme des couloirs (...) on ne voyait jamais aucune trace de travail, tout avait toujours comme un air d'achèvement.» Ce labyrinthe à la perfection irréaliste s'allie aux inconséquences humaines pour vider l'armée de Samsonov de tout pouvoir. L'image que chaque officier se fait de l'évolution des opérations et de la situation du front n'a aucun rapport avec la réalité, ni avec l'image de son voisin, ni avec celle du commandement. À force de flou quantique et d'incohérences, la campagne tourne à la contemplation errante, personnifiée par Samsonov en arrêt devant le lac de Marensen: il «s'ouvre au monde tel qu'il est sans nous», à l'eau qui repose «toute sombre» entre les forêts, on dirait qu'il s'y engloutit. L'art

de Soljenitsyne réussit à suggérer cette dissolution de l'action dans les sortilèges du lieu, que la lucidité et la ténacité de quelques-uns resteront impuissantes à conjurer chez les autres.

La jeune fille de mon titre a 20 ans. Elle arrive seule en Prusse orientale, 27 ans après les régiments de Samsonov, pour servir le grand Reich comme institutrice de village. Ses parents sont à Cologne. Dans *Années paisibles à Gertlauken*, elle leur écrit. Avec une spontanéité de bon aloi, elle raconte les saisons, les gens, l'école, les distractions, les enfants de Prusse orientale. Comme les régiments de Samsonov, elle est en proie aux sortilèges du lieu, mais elle en a connu d'autres, plus déterminants: ceux de l'éducation nazie, qui l'ont façonnée, et hors desquels il est difficile de comprendre l'impression étrange qui se dégage de ses lettres.

Quand elles vont de l'instinct et de l'émotivité vers l'intellect et la spiritualité, il semble que les personnes s'éloignent les unes des autres à une vitesse de plus en plus grande. Elles se détachent. L'amour est alors l'entreprise libre qui tente de compenser l'éloignement et d'annuler l'effet des distances. Mais l'empire nazi a besoin d'un ciment moins aléatoire, moins tributaire du libre-arbitre que l'amour. Le grand Reich s'emploie donc à anéantir les facteurs de distance entre ses sujets, et d'abord la spiritualité. Hitler est formel sur ce point. Il confie à Hermann Rauschning: «Les curés et les Juifs gouvernent; il faut écraser cette vermine. Il faut extirper le christianisme de l'Allemagne.» Deuxième facteur de distance: l'intellect. Le nazisme l'étouffe en le subordonnant à une idéologie à base de forces obscures (la fatalité raciale, le droit du plus fort, le mythe national). Il reste à cultiver avec vigueur les facteurs primaires de cohésion: l'instinct et l'émotivité. On inculque donc aux jeunes tout ce qui exalte ces forces: les grandes manifestations collectives, les joies sensibles du foyer, celles de la camaraderie virile, le culte du corps, du dépassement

physique, un paganisme sain et fort auquel la jeunesse communique facilement. Voilà l'éducation que Marianne a reçue. On ne s'étonne donc pas que sa correspondance déborde d'émotivité et surabonde en notations de petites joies instinctives, de petites satisfactions impulsives.

Et pourtant, cela ne sonne pas tout à fait juste. Marianne en rajoute, elle en met trop, se dit le lecteur, pour qu'il n'y ait pas anguille sous roche. Elle a l'excès d'animation de quelqu'un qui dissimule quelque chose. Trop de fatigue ici, trop de gaieté là, trop de chaleur humaine, trop d'étourdissement volontaire, trop d'exaltation à propos d'un petit gâteau, trop d'agitation pour rien, trop d'enthousiasme, trop d'abattement dans ses récits. D'où cela vient-il?

Et le lecteur soupçonne l'effet souterrain de quelques détails évoqués rapidement: l'horreur d'un ghetto juif entrevu dans une petite ville, un sinistre camp de prisonniers russes qui brise l'enchantement de la forêt... Contre les notes lugubres qui s'accumulent, l'autosuggestion perd de plus en plus de pouvoir. Il faut augmenter la dose, et cette surenchère est triste à voir, mais aussi touchante comme une ruse naïve et inutile imaginée dans la panique, jusqu'à ce que l'autosuggestion ne serve plus à rien.